

Suis-je toujours le même ?

Introduction

Avant de répondre à la question, il faut comme toujours en philosophie bien en comprendre le problème. Le " je suis " fait immédiatement référence au moi c'est-à-dire à celui que je suis à la différence de tout autre. Celui que je suis est unique et en ce sens dissemblable des autres. Et il en est ainsi pour tout autre. La question porte sur l'identité personnelle. "Toujours le même " signifie que je resterais le même à travers le temps car le terme " toujours " implique l'idée de permanence. Or comment pourrait-on affirmer sérieusement que nous restons les mêmes à travers le temps comme si le changement n'existait pas ? A première vue, la question semble absurde tant il est évident que nous ne cessons pas de changer. L'adulte que je suis devenu n'a plus grand-chose à voir avec l'enfant que j'étais, j'ai changé et en ce sens je suis différent aujourd'hui de celui que j'étais. Ce changement est aussi bien physique que psychologique. Mon corps a changé, mes idées également. Je ne suis donc pas le même qu'autrefois. Pourquoi alors se poser une telle question ? Où est le problème ? En réalité, celui-ci vient des différents sens du mot " même " peut s'entendre en plusieurs sens qui sèment la confusion. Car si nous disons d'un homme mûr qu'il n'est plus le même que lorsqu'il était adolescent, nous disons aussi qu'il s'agit toujours du même homme. Cependant l'enfant et l'adulte qu'il est devenu constituent bien une seule et même personne. Il s'agit toujours bien de la même personne. Comment peut-on à la fois être différent de ce que nous étions c'est-à-dire ne plus être les mêmes tout en restant la même personne à travers le temps ? Ou encore, qu'est-ce qui en moi ne change pas pour que je reste moi ? Ce n'est rien d'autre que le problème de l'identité personnelle.

1 Le moi : réalité ou fiction ?

a) Le moi comme substance.

Partons d'un constat. Une chose reste elle-même c'est-à-dire la même chose et non pas une autre chose et ce malgré le changement qu'elle subit à travers le temps. Cette idée rejoint nos intuitions les plus évidentes sur l'identité des êtres vivants. L'arbuste que j'ai planté et que j'ai vu grandir au fil des années pour devenir aujourd'hui un chêne majestueux est le bien le même arbre. Le chêne et l'arbuste qu'il était sont certes très différents l'un de l'autre mais il s'agit bien du même arbre et il y aurait quelque incohérence à soutenir qu'il s'agirait de deux arbres différents comme le sont mon chêne et le cactus (ou un autre chêne que le mien) du voisin ! Il en est de même pour nous les hommes, même si l'évolution est parfois plus complexe, car l'adulte que je suis devenu est bien le même être humain que l'enfant que j'étais. Et le vieillard que je deviendrais peut-être sera bien le même homme que l'adulte que je suis aujourd'hui. Il n'y a pas là deux hommes différents mais bel et bien le même homme. Personne ne change au point de devenir quelqu'un d'autre au sens propre. Or, si nous pensons que nous restons les mêmes à travers le temps et le changement, c'est qu'il y a bien quelque chose

qui reste inchangé, stable et permanent sous le changement. Mes pensées, mes actions et mes sentiments changent à chaque instant ; leur existence est non pas continue, mais successive ; cependant, ce moi ou ce "je", auquel ils appartiennent, est permanent et entretient le même rapport avec toutes les pensées, toutes les actions, et tous les sentiments successifs que je dis miens. C'est bien moi qui change et non pas je change de moi, de "je" à chaque changement. Il faut bien un support du changement, un socle sur lequel le changement peut avoir au lieu et ce socle serait le fondement de mon identité personnelle. Voilà ce que Descartes appelle la SUBSTANCE. Etymologiquement, le terme "substance" (et c'est en ce sens que l'utilise Descartes) signifie ce qui se tient "sous" et qui demeure permanent à travers le temps. La substance garantirait ainsi l'identité d'une personne à travers le temps et donc le changement. Nous sommes donc bien toujours les mêmes et ce malgré le changement, nous avons donc raison de penser que c'est bien le même homme qui naît, grandit, vieillit et meurt. Voilà pourquoi Descartes dit-il du moi qu'il est une substance pensante. Cela signifie tout bêtement que c'est moi qui ait grandi, grossi, perdu la mémoire... C'est à MOI que tout cela est arrivé et à personne d'autre. Or pour que cela arrive à moi et à personne d'autre, il faut bien supposer que le moi existe et qu'il précède tout ce qui m'arrive. Le moi signifie ici le noyau de mon identité, la base permanente sur laquelle vient se fixer les différents événements (actes, pensées, sensations...) qui m'arrivent. C'est à moi que cela arrive, et pour que cela arrive à MOI il faut bien qu'existe un moi. Bien entendu, chez Descartes, cette substance n'est rien d'autre que l'âme, la conscience.

b) Le moi introuvable

Texte de Pascal. Voir le cours. Le moi n'est ni dans le corps, ni dans l'âme, il est donc bien introuvable. Remise en question de la notion de substance car celle-ci semble être une simple abstraction de la pensée.

c) Le moi comme fiction

Texte de Hume. Voir le texte sur feuille polycopié.

Hume fait une critique radicale du moi et donc de l'identité personnelle. Il va constater d'une part que nous n'avons jamais l'expérience d'un moi pur mais toujours de telles ou telles particularités. La question de Hume est la suivante : Pourquoi faisons-nous passer entre les événements éparpillés dans la vie d'un homme un fil invisible par lequel on les rattache à la même personne dont l'existence, croit-on, se poursuit identique à elle-même ?

Pourquoi, dit-il, croyons-nous sentir un principe d'existence ininterrompu en soi (le moi si vous voulez) ? Réponse de Hume est la suivante : c'est que nous avons pris l'habitude d'associer des impressions semblables, et de le faire si souvent que nous n'avons plus conscience de passer de l'une à l'autre. Citation : " les hommes ne sont rien qu'un faisceau ou une collection de perceptions différentes qui se succèdent les unes aux autres avec une rapidité inconcevable (...)". Que veut dire Hume par là ? Pour comprendre cette thèse, on peut établir une comparaison avec le ralenti cinématographique : la succession très rapide des images nous donne l'impression d'une action alors qu'au ralenti nous percevons une suite d'actes discontinus. La rapidité des perceptions que nous avons donne donc l'impression qu'elles sont toutes rattachées ensemble par un même fil conducteur. On est en réalité trompé. Ce fil directeur, que nous appelons le moi, n'existe pas en réalité

mais c'est la manière de fonctionner de notre esprit qui crée cette illusion. On croit voir la même chose alors qu'en réalité ce n'est qu'une suite d'étapes qui ne sont pas reliés entre elles. Conclusion : nous n'avons aucune expérience du moi, Hume est d'accord sur ce point avec Pascal, mais si nous le croyons c'est parce que nous avons pris l'habitude de rattacher tout qui nous arrive à un principe qui n'existe pas en réalité. Il n'y a pas de fil, juste une illusion que le fil existe. Hume explique donc l'origine de cette croyance. Il n'est dès lors plus possible de penser que le moi substance existe, il n'y a que des qualités, que des impressions particulières que rien ne rattache à une quelconque identité invariable dans le temps. On n'est donc jamais la même personne. Continuer à croire que nous demeurons identiques malgré le changement c'est poser une pétition de principe, c'est prendre les mots pour le réel. Il n'y a donc pas de substance porteuse de changement, c'est le changement lui-même qui devient substantiel. Nous sommes multiples. Comme le disait Rimbaud " je est un autre ". Toutefois, cette thèse paraît difficile à maintenir car nous avons conscience d'être les mêmes à travers le temps, et ce malgré le changement.

2 La conscience de soi comme critère de l'identité

a) De l'identité en général

Texte de Locke, *Essai sur l'entendement humain*.

Locke distingue 3 degrés d'identité :

- Pour une substance matérielle, un atome par exemple, l'identité consiste à occuper un lieu dans l'espace et un moment dans le temps ; 2 atomes parfaitement semblables sont au moins différents en ce qu'ils ne peuvent pas occuper le même espace dans le même temps.
- Pour un être vivant, une plante, un animal, la chose est plus complexe, puisqu'il naît, croît, vieillit, meurt, dans un flux permanent de matière, et qui fait d'un être vivant un individu, et non une simple association de parties. Au fond pour Locke les organismes vivants conservent leur forme typique en dépit des transformations qu'ils subissent.
- L'homme est un individu, en tant qu'il est lui aussi un organisme vivant. Mais il n'est pas seulement un individu. Il est aussi une personne, c'est-à-dire un " soi " qui s'affirme, se construit, se revendique. Pour Locke, le propre de cette identité personnelle est la conscience de soi ; tout ce qui m'arrive, je me l'attribue à moi-même. Ce mouvement permanent de conscience, c'est la base fondamentale de mon unité. Elle doit s'accompagner de la mémoire par laquelle je m'attribue mon vécu passé.

Pourquoi a-t-il besoin de distinguer l'individu de la personne ? Pourquoi l'identité de l'individu, en tant qu'organisme vivant, n'est-elle pas suffisante pour attester l'identité personnelle ?

Cette distinction est en réalité nécessaire pour mettre fin à certains paradoxes dont voici le plus célèbre (cf. chapitre 15 du livre 2 de l'essai sur l'entendement humain) : Locke se demande ce qu'il adviendrait si l'âme d'un prince venait à informer le corps d'un savetier. Aurait-on affaire à un savetier qui se prendrait à tort pour un prince ou à un prince qui se trouverait en quelque sorte prisonnier du corps d'un savetier ? C'est pour sortir de ce dilemme que Locke distingue l'identité humaine et l'identité personnelle : l'être résultant, qui est composé du

corps du savetier et de l'âme du prince, est à la fois le même homme que le savetier et la même personne que le prince. Le même que le savetier, puisque le même corps et le même que le prince puisque une continuité de mémoire. Pour Locke donc la véritable identité est celle de la conscience ou de la mémoire. Ainsi ce qui assure que nous sommes les mêmes, c'est notre conscience d'être les mêmes et rien d'autre. Il n'est pas utile de postuler une substance ou un moi qui resterait identique à lui-même tout le temps pour sauver l'identité personnelle. S'il y a une réponse à donner à la question ce sera la suivante : nous restons les mêmes tout en changeant car c'est notre conscience qui nous dicte que nous restons toujours le même. Autrement dit les différences ou les changements que nous opérons restent toujours les nôtres. Il y a bien une identité sous le changement, une identité sous la différence. Cette identité n'est rien d'autre que la conscience d'être toujours le même. Il n'y a pas lieu d'aller chercher plus loin

b) De nouveaux paradoxes

Toutefois, la distinction de Locke ne crée-t-elle pas de nouveaux paradoxes ? On peut en effet concevoir à partir d'elle de nouveaux paradoxes : imaginons par exemple que nous réussissons à transférer la mémoire d'une personne sur plusieurs autres individus. On aurait du coup plusieurs individus qui ne seraient qu'une seule et même personne. Le cas de la Schizophrénie (dédoublé de personnalité) : on aurait là plusieurs personnes dans un même individu. Ces paradoxes relèvent soit de la science-fiction, soit de la psychiatrie. Mais aussi paradoxal que cela puisse paraître, on ne peut pas les écarter ces hypothèses comme impossibles. La psychiatrie dresse pour la schizophrénie par exemple la possibilité de cette hypothèse.

Il reste tout de même un paradoxe logique : "Supposez un brave officier qui, étant enfant, a été fouetté à l'école pour avoir dérobé des fruits dans un verger, qui, au cours de sa première campagne, a réussi à prendre un étendard à l'ennemi, et qui a été fait général à un âge avancé. Supposez également, ce qui est dans l'ordre du possible, que, lorsqu'il prit l'étendard, il était conscient d'avoir été fouetté à l'école et, que lorsqu'il fut nommé général, il était conscient d'avoir pris l'étendard mais n'avait absolument plus conscience d'avoir été fouetté. Cela étant posé, il s'ensuit, d'après la doctrine de Locke, que celui qui a été fouetté à l'école est la même personne que celui qui a pris l'étendard et que celui qui a pris l'étendard est la même personne que celui qui était fait général. D'où il s'ensuit, s'il existe une vérité en logique, que le général est la même personne que celui qui a été fouetté à l'école. Mais le général n'a plus conscience d'avoir été fouetté ; par conséquent, d'après la doctrine de M. Locke, il n'est pas la personne qui a été fouettée. D'où il s'ensuit que le général est, en même temps n'est pas, la même personne que celui qui a été fouetté à l'école." L'argument utilisé ici est celui d'une contradiction logique. La définition de Locke contredit un principe admis en logique : la règle de la relation transitive. Vous la connaissez. C'est la suivante : si a est b et que c est b alors c est a.

Ici c'est la même chose, on a :

- 1) l'officier est l'enfant (puisque'il se souvient d'avoir été fouetté)
- 2) le général est l'officier (puisque'il se souvient d'avoir pris l'étendard).

En bonne logique, nous devrions dire : le général est l'enfant. Or si l'on suit la définition de Locke nous devons dire : le général n'est pas l'enfant (puisque'il n'a

pas de souvenir d'avoir été fouetté). Conclusion : le général est la même personne que le garçon si l'on suit l'exigence de transitivité (une des règles fondamentales de la logique) et le général n'est pas la même personne que le garçon si l'on suit l'exigence de la définition de Locke. Devons-nous en conclure que la distinction de Locke est illogique au sens où ses conséquences transgressent les règles de la logique et donc la rejeter ? Ou au contraire devons-nous penser qu'elle relève d'une autre logique, plus politique et juridique comme nous allons le voir tout de suite.

c) L'identité personnelle comme conscience ne relève-t-elle pas davantage du politique que de la logique ?

Le problème général est en effet d'ordre juridique : comment juger, comment punir un homme qui n'est plus la même personne ? Principe reconnu par tous, on ne va juger de la même manière un fou qu'un homme sain d'esprit. Les actes du premier s'il est prouvé qu'ils ont été commis en cas de démence peuvent difficilement lui être attribués sous le terme de la responsabilité. Locke est d'ailleurs très conscient de ce problème et sait à quel point sa distinction permet de mieux penser la notion de responsabilité. Citation de Locke : « (...) puisque les lois humaines ne punissent pas le fou pour les actes accomplis par l'homme dans le bon sens, ni l'homme dans son bon sens pour ce qu'a fait le fou, les considérant ainsi comme deux personnes distinctes. Ce qui explique assez bien notre façon de parler lorsque nous disons qu'un tel "n'est pas lui-même", ou qu'il est "hors de soi", phrases qui suggèrent que le soi a été transformé, que la même personne qui est soi n'était plus là dans cet homme. . . » ». Certes pour le fou la solution est efficace, elle marche bien. Mais devons-nous à partir d'elle conclure par exemple qu'un homme complètement ivre au point de perdre conscience n'est pas responsable de ses actes (une agression par exemple) ? Autrement dit, un homme saoul et un homme sobre ne sont-ils pas la même personne ? Locke se pose la question à lui-même et répond de la manière suivante : les tribunaux punissent ces cas-là et Locke donne raison aux juges de le faire. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il n'est pas sûr que l'homme qui dit avoir perdu conscience l'a vraiment perdu. On n'a pas comme dans la folie la preuve de la perte de conscience. Cet argument vaut ce qu'il vaut, à vous de l'apprécier. Qu'est-ce que cela montre ? On peut très bien se demander si Locke n'a pas hérité sa définition de l'identité de l'observation de la justice, de la société ? L'identité personnelle, dans ce cas très précis, serait moins un problème théorique que politique. On pourrait même aller plus loin et se demander si ce n'est pas la société, pour fonctionner, qui a besoin de l'illusion d'un moi, d'une identité ? La conscience d'être le même ne serait alors qu'une conséquence du mode de fonctionnement de la justice humaine. C'est une conclusion possible, vous ouvrez ainsi sur une autre dimension du sujet.